L'Odeur de l'Inde

Anne Meriglier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54560>

DOI : 10.4000/critiquedart.54560

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Anne Meriglier, « L'Odeur de l'Inde », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54560> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54560>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

L'Odeur de l'Inde

Anne Meriglier

- ¹ Georges Dussaud, plus de trente années après le voyage entrepris par Pier Paolo Pasolini en Inde (1961), et dont il a tiré *L'Odeur de l'Inde*, carnet de voyage inclassable, entre poésie et politique, part aussi. Muni de son outil, pas un stylo, mais un appareil photographique, et habité des traces de sa lecture. Des photographies en pleine page qui vous sautent à la gorge, intenses. Un noir et blanc résolument non mélancolique, actif, laisse transparaître, plutôt, un effet de vie renouvelée dans un présent qui ne cesse pas. Des corps, des regards, un mouvement de l'être, même dans l'immobilité, comme celle de la vache au tout premier plan de la toute première photo. Il y a du vif, un vif ensommeillé, limbique, qui nous projette au carré de lumière là-bas, plus haut, où un homme âgé porte un bébé et parle, peut-être, à quelqu'un qu'on ne voit pas. La vache nous pose dans la photo, nous entraîne dans sa pesanteur et nous fait entrer, au-dedans : vous êtes, d'emblée, dedans, dans la photo, en Inde – pas l'idée de l'Inde, car c'est un corps, un corps bovidé, ombré, qui en est le sésame. Et ce n'est pas si simple de s'abstraire de l'idée de l'Inde pour nous autres, occidentaux. En regard des photos de Georges Dussaud, le texte de Pier Paolo Pasolini nous est rendu. Ce n'est pas une illustration, c'est une mise en abyme, au sens le moins métaphorique. Apparaît alors son Inde, celle qu'il tente de voir par l'écriture, dans ce voyage auprès d'Alberto Moravia et sa femme Elsa Morante, compagnons de route qui passent et repassent, en fond de scène. Son Inde, oui, celle qui serait défaite des textes lus, mastiqués – *Un barbare en Asie* d'Henri Michaux, par exemple – et d'une généralité indienne : les vaches, le sacré foisonnant, la misère et les enfants qui grouillent, le si peu dont se tisse une vie, les regards noirs et les corps demi-nus, le Gange, les bûchers de Bénarès – une posture de fleur, Padmasana... – la fête, le feu. Et le travail du regard conjoint celui du mot. L'un comme l'autre, Pier Paolo Pasolini et Georges Dussaud, creusent afin de savoir, un peu, ce qu'ils voient. Ecrivant, regardant, ils expurgent des caves informes de l'âme – si bombardée de sensations neuves qu'elle se précipite et se rabat sur un connu pour tenir, debout, sacrifiant l'éclat de ce qui ne se voit qu'une fois – au risque de leur effort un regard, leur regard d'auteur. Avec chacun, on est au ras de la sensation, condition nécessaire à la sincérité. Chacun réussit ce pari, capter autre chose que le sourire, attendu. Regarder ces photos, lire ces notes pasoliniennes, heurte en moi un

second texte, un roman cette fois, *Les Noms* de Don Delillo, qui fait de l'Inde l'étrange théâtre d'une mise à mort corrélée aux noms, et perpétrée par une secte de fous de la *lettre*. L'Inde... une psychogéographie accomplie du renversement de la vie en mort, de la vie en (possibilité du) meurtre, de la mort en création ? Un an après la publication de ces notes de voyage, en 1975, Pier Paolo Pasolini fut battu à mort – son corps n'est plus qu'un « grumeau de sang noirâtre¹ » tout semblable aux corps suppliciés dans le roman américain – pour, hypothèse largement étayée, avoir su (« *io so* ») et nommé. Pour avoir fait le job de l'œuvre, à la fois poétique, et politique. « Je suis un affreux matou qui mourra écrasé par une nuit noire dans une ruelle obscure » (Lettre de Pier Paolo Pasolini à Oriana Fallaci). Cette menace, insue, sourd de son texte – et traîne, fantomatique au milieu des photographies.

NOTES

1. Greggio, Simonetta. *Dolce vita : 1959-1979*, Paris : Le Livre de poche, 2012